

La grâce des bœufs devant la charrette

André Goulet

Volume 41, numéro 2 (242), avril 1999

Média

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/60665ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Goulet, A. (1999). La grâce des bœufs devant la charrette. *Liberté*, 41(2), 75–78.

ANDRÉ GOULET

LA GRÂCE DES BŒUFS DEVANT LA CHARRETTE

Ils parlaient du pirate de l'air qui a détourné un appareil de Québécois à Wabush. Comme à une sorte de célébrité, ils m'ont demandé une opinion. Je n'en avais pas sur moi. Tout le monde a des opinions sur tout. Je n'en ai même pas sur où ils vont chercher tout ça.

Réjean Ducharme

« Mon impatience, c'est peut-être ma seule chance de vivre un peu. » Ces mots superbes, un brin héroïques, sont ceux d'Hubert Aquin, alors jeune homme fringant, d'un optimisme philosophique et politique encore intact, apparemment sans bornes. Ils appartiennent aussi, ces mots, à une époque révolue, où l'urgence (des changements, des luttes, des actions, de l'émancipation sous toutes ses formes, des découvertes technologiques aussi bien qu'hallucinogènes) marquait la fin d'une longue stagnation sociopolitique et donnait à la vie de chacun une frénésie qui confinait parfois à la fulgurance. Or cette même fulgurance est devenue notre lot à tous. Le temps d'ouvrir notre portefeuille pour en tirer la somme nécessaire à l'achat d'un ordinateur, aussitôt nous tombons dans la désuétude. Vous avez un cédérom ? Bien. Très bien. Mais la toute dernière nouveauté, c'est le DVD. Le quoi ? L'actualité, qu'elle soit technologique,

sociopolitique ou même « artistique », suppose un temps d'ingestion qui nous est aujourd'hui catégoriquement refusé. Le vent technocratique et médiatique nous frappe à la nuque un peu plus violemment chaque jour, comme si nous roulions à fond la caisse aux « commandes » (car le volant est une antiquaille, ne me dites pas que vous l'ignorez !) d'une rutilante décapotable propulsée par un moteur (ou deux, ou quatre) hydronucléaire ou quelque chose comme ça. Non, vraiment. La fulgurance n'illumine plus personne. Au contraire elle mitraille tout, la fièvre et le désir y compris. M'impatienter ? Mais comment le pourrais-je ? Je suis, pour ainsi dire, noyé par mes sources.

Car il traite de tout, le journalisme, tout le temps et tout partout. Rien ne l'arrête, surtout pas l'abondance. Science des sciences, il sait, rapporte, papote, rumine, analyse, questionne, informe, régurgite, devance, jaunit, dénie, oublie, massacre, encense, modère, déblatère, et quoi encore ! D'ailleurs, il le faut bien, puisqu'il lui appartient de nous informer, sinon de nous éclairer, et que le temps passe, presse. C'est cela, le village global, mondial. Une préoccupation qui devance et excède ma rumination, une affaire illusoirement traitable, aux proportions faussement humaines. La vitesse à laquelle circule l'information, faut-il le rappeler, ne diminue en rien l'ampleur de la question ; 450 MHz jamais ne ratatineront la planète. Et si l'on peut, en apparence, placer le monde sous une lentille entre deux plaques de verre comme on le ferait d'un échantillon de plasma, cela ne change en rien la multitude et la complexité de ce qui se déroule sous nos yeux. Notre ubiquité est purement technologique, non divine. Et pour tout dire, la fibre optique me donne des palpitations au cœur. En ce sens, toute nouvelle, bonne ou mauvaise, ne peut être que l'annonce de ma propre mort. Aussi bien en prendre son parti, le mien en l'occurrence, qui est, je l'avoue, un parti

pris, littéralement pris, coincé, embourbé, stagnant, une manière de retour à un temps de charrette. De fait, il me suffit d'entendre le broiement du gravier sous les roues cerclées de fer, de voir la queue des bœufs aller et venir dans un mouvement de pendule, pour que je fasse aussitôt mien le déhanchement grandiose de ces apôtres de la lenteur. Nos informateurs ont adopté le pas de course des olympiens. Je m'en réjouis pour eux. Mais ingurgiter pour mieux régurgiter tient d'une décadence toute romaine dont je me passe aisément. D'ailleurs, serait-ce la guerre en mon pays que je voudrais en être informé le dernier.

*

On s'informe avant tout pour se forger une opinion qui soit la nôtre, ou encore pour colporter celle des autres, la tirer de sa poche au moment opportun, quelle qu'elle soit, parce que rien n'est plus indésirable qu'une question qui nous laisse pantois, sonnante du coup le carillon de notre désengagement. Pour cette raison et d'autres bien plus profondes encore, de ne pas lire le journal, je vous jure que c'est tout un poids sur la conscience. Je ne suis pas insensible aux pourparlers de paix en Israël, ni aux luttes armées qui opposent les Serbes et les Croates, ni au sort qui attend les pêcheurs des Maritimes. Ma question est celle-ci : puis-je être de cœur avec mes semblables si j'ignore, dans les faits, ce qu'ils vivent, perdent, revendiquent ou endurent ? Frère, prenez des nouvelles de votre monde. Itou de votre môman, dixit Bell. Comme si de porter intérêt à l'information faisait de moi un être de compassion. Comme si la solidarité passait inévitablement par l'actualité. Or nous savons tous ce que valent les opinions (ce pour quoi et par quoi circulent les informations), à quel point elles sont éloignées de l'action véritable. N'empêche, et ne serait-ce que pour répondre à l'idée qu'on se fait d'un être

engagé, la tentation est grande de se mettre au pas de l'actualité. En conséquence : chaque samedi matin, après le petit déjeuner, je me promets d'acheter le journal. Mais voilà qu'entre-temps j'attrape *Bitumes*, de Michel van Schendel, où je lis ceci :

*Les ghettos de Varsovie n'ont pas fini d'effrayer
Les fleurs que nous croyions offrir.
Je n'ai pas eu ma faim, dit-il,
Je n'ai pas eu ma mort.*

Et je me dis qu'elle est là, ma leçon du jour.